

PIERRE SAUREL

IXE-13 et les call-girls



BeQ

Pierre Saurel

IXE-13, l'espion play-boy # 001

IXE-13 et les call-girls

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 509 : version 1.0

IXE-13 et les call-girls

Illustration : Hervé Daignault.

Collection *IXE-13, l'espion play-boy*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

Avis aux lecteurs

Pendant plusieurs années, j'ai raconté les aventures les plus extraordinaires de l'agent IXE-13, le Capitaine Jean Thibault, l'as des espions canadiens.

Mais IXE-13, tout comme son fidèle compagnon, le colosse marseillais, le Lieutenant Marius Lamouche, furent pendant plusieurs années, des espions « play-boys » qui ne reculaient devant rien pour accomplir leurs missions.

Ces aventures n'ont jamais été écrites. IXE-13 et Marius étaient libres, n'avaient aucune attache et tous les deux exerçaient sur la gent féminine, beaucoup d'attrait.

Ce sont donc les aventures de l'agent IXE-13, mais le IXE-13 « play-boy » que je raconterai dans ces récits.

J'espère que ça plaira à tous les lecteurs, anciens et nouveaux et que vous aimerez « Les aventures de l'agent IXE-13, l'espion play-boy » no 1.

I

Pour cent dollars d'amour

La fille descendit du taxi et se dirigea vers le luxueux appartement de cette maison de l'ouest de la métropole canadienne.

Le chauffeur regarda lentement s'éloigner sa cliente.

– Tout un patron, pensa-t-il. On ne doit certes pas s'ennuyer avec une fille comme ça. Elle a tellement de courbes que son amoureux doit être un skieur émérite.

Quelques instants plus tard, la fille entra dans un appartement qui devait coûter une petite fortune.

Les meubles étaient d'une rare beauté. Les tapis, si épais, qu'en marchant, on y enfonçait comme si on marchait sur de la ouate.

La fille, d'un geste nonchalant, enleva son étole de vison de couleur bleu pâle et la laissa tomber sur un fauteuil.

Elle se dirigea vers une très large bibliothèque et retira un livre.

À l'arrière, il y avait un bouton. Elle appuya sur le bouton et soudain, la grosse bibliothèque se mit à tourner.

– Entre Linda, fit une voix.

Deux hommes se trouvaient dans cette petite pièce camouflée.

– Alors, il va venir ?

– Vous en doutez ? demanda-t-elle avec un air arrogant. Vous savez bien que lorsque je m'attaque sérieusement à un homme, il ne me résiste pas. Tout est prêt ?

– Tout. Ben va prendre les photos, moi, je m'occupe de la cinécaméra.

– Je vous préviens, je n'aime pas bien ça.

Celui qui semblait le chef du groupe s'approcha de Linda.

– Mais cependant, tu adores l’argent. Combien va-t-il te verser ?

– Ça ne regarde que moi.

– Pardon, ça me regarde, moi aussi. Tu n’es pas la seule à travailler pour mon organisation, tu sais. N’oublie pas que nous te présentons les clients et pas n’importe lesquels.

– Il me versera le cent dollars, tel qu’entendu. Mais justement, quelquefois, je crains que tout ça ne tourne mal.

– Tu te fais des idées.

– Un beau jour, le gouvernement mettra son nez dans vos affaires et on ne rit pas avec l’espionnage.

Le chef éclata de rire.

– Nos clients sont triés sur le volet, ma belle. Ils ont peur du scandale. La moindre indiscretion ruinerait leur carrière. Alors, ils nous donnent les renseignements dont nous avons besoin. La semaine dernière, nous avons serré la gorge à un ministre. Tu crois qu’il a rouspété ? Pas du tout.

Ben prit la parole.

– À Ottawa, on surveille tous les étrangers qui travaillent dans les ambassades, mais on ne s’occupe pas des Canadiens. Eh bien ! l’un d’eux nous donne des renseignements importants depuis près de six mois.

Mais Linda posa une question directe.

– Pour le compte de quelle nation travaillez-vous ?

– Tu ne dois jamais poser de questions comme celle-là, ma fille. Tu n’auras jamais de réponse et si jamais tu cherches à trop en apprendre, on devra te supprimer.

Il se pencha sur elle et l’embrassa dans le cou. Sa main caressa lentement sa taille.

– Et je n’aimerais pas ça, parce que tu me plais.

Linda le repoussa.

– En attendant, bas les pattes, je n’ai pas besoin de préparation. Combien cela va-t-il me donner ?

– Nous ne pouvons te promettre un montant précis, fit le chef. Tout dépendra de... ton travail.

Si nous avons de bonnes photos, si nous pouvons filmer quelque chose d'intéressant, il nous donnera des renseignements plus précieux et tu auras ton pourcentage.

– Ce sera long ?

Ben demanda :

– C'est Gigi qui t'a référée à nous ?

– Oui.

– Et elle t'a dit ce qu'elle avait reçu ?

– Oui.

– Après un mois d'attente, elle a eu trois cents dollars. Avec le cent qu'elle avait touché, ça fait un beau petit magot pour quelques ébats amoureux. Et si pour une raison ou une autre l'homme ne voulait pas marcher, tu auras quand même touché ton cent dollars. Mais il marchera.

Le chef prit à nouveau la parole.

– Je ne suis pas inquiet. L'homme qui va venir n'a vu que ta photo, mais il est emballé. Il est marié et il s'attend d'obtenir un très haut poste, très bientôt.

Le chef jeta un coup d'œil sur sa montre.

– Il ne devrait pas tarder, passe de l'autre côté, attends-le et n'oublie jamais que l'œil de la caméra te regarde. Fais du bon travail.

La fille passa de l'autre côté. La bibliothèque reprit sa place. Jamais on ne pouvait deviner qu'il y avait derrière ce mur, des yeux inquisiteurs.

Et vingt minutes plus tard, on sonnait à la porte de l'appartement.

La fille alla ouvrir.

L'homme qui se trouvait à la porte pouvait avoir cinquante ans. Il semblait légèrement nerveux.

– Mademoiselle Linda ?

– Oui, vous êtes Alfred, n'est-ce pas ?

– C'est ça.

– Je vous attendais. Entrez.

Elle referma soigneusement la porte.

– Donnez-moi votre paletot. Et puis, soyez détendu, on dirait que vous allez au-devant de la mort.

- C’est que... je crains toujours d’être suivi.
- Pourquoi ? Avez-vous commis un crime ?
- Mais non, quelle idée !

Elle le fit asseoir et resta debout devant lui. Elle appuya ses mains sur ses hanches puis, le regardant en souriant, elle les remonta lentement le long de son corps, soulignant la moindre ligne.

- Comment me trouvez-vous ?
- Je ne vous ai vue qu’en photo, mais vous êtes encore plus jolie.

Elle alla chercher une bouteille et deux verres.

- Vous prendrez bien quelque chose ?

Et avant qu’il ne puisse répondre, elle ajouta :

– Je déteste les hommes qui sont trop pressés. J’aime quelqu’un qui prend son temps. Vous savez, j’accepte très rarement des rendez-vous comme celui-là, mais présentement, j’ai un besoin pressant d’argent, alors...

L’homme comprit. Il glissa la main dans la poche de son veston, sortit son porte-monnaie et en retira plusieurs billets.

Il les compta, lentement.

– Voici cinquante dollars.

Linda parut surprise.

– Cinquante... mais...

– Je sais, c'est cent dollars, mais je paierai l'autre cinquante avant de partir. J'ai pour principe de toujours vérifier la marchandise avant d'acheter.

Elle vida son verre d'un trait, prit le cinquante dollars et alla le placer dans le tiroir d'un petit meuble.

Elle revint vers son « invité » et lui tendit la main.

– Tu peux commencer à regarder la marchandise, tu sais.

Il se leva. Aussitôt, elle passa ses deux bras autour de son cou et l'embrassa passionnément.

– Déshabille-moi, murmura-t-elle.

Sa robe portait une fermeture éclair au dos.

Il la descendit lentement et constata avec surprise qu'elle ne portait rien en dessous.

Sa main caressa lentement le dos de la jolie Linda. Elle fit tomber la robe de ses épaules et lui fit face.

– Je te plais ?

Il avait rarement vu une fille aussi bien tournée.

Il s'attarda à l'embrasser, à la caresser.

– Si tu enlevais ton veston ?

Il ne se fit pas prier. Il alla le déposer sur un fauteuil et lorsqu'il se retourna, il s'aperçut que Linda avait enlevé tous ses vêtements.

– Viens !

Elle l'attira vers le lit.

Linda se montra une amoureuse experte, capable de satisfaire les moindres désirs de son aimant d'une nuit.

Elle était passionnée. Elle se laissa longuement aimer puis passa elle-même à l'action.

Et bientôt, le couple, après de longs ébats amoureux, sembla s'endormir, mais pas pour

longtemps.

Linda ne semblait pas satisfaite.

– Je t’assure que lorsqu’un homme part d’ici, même s’il le voulait, il n’a pas du tout le goût d’aller trouver une autre femme.

– Laisse-moi me reposer.

– Repose-toi, je ne te demande rien. Laisse-moi faire, dans quelques minutes, tu auras changé d’avis.

Et derrière la bibliothèque, Ben et son chef étaient au travail.

– Du beau travail, murmura le chef.

Ben s’épongea le front.

– Ce n’est pas humain ce que nous faisons là. Moi, je n’en puis plus. Cette Linda est la fille la plus passionnée que je connaisse.

– Ou du moins, c’est une excellente comédienne.

Ben murmura :

– Oh non ! Regardez-la, elle ne joue pas la comédie. On ne lui a pas demandé de faire tout

ça.

– Tais-toi, laisse-la travailler et occupe-toi de prendre les photos. Nous aurons un dossier extraordinaire.

– Je n'en doute aucunement.

Il commençait à faire jour, lorsqu'Alfred se prépara à sortir de l'appartement de Linda.

Il lui avait versé l'autre moitié du montant prévu.

– Tu ne regrettes pas d'être venu ici ?

– Oh non ! murmura Alfred... mais...

– Mais quoi ?

– J'ai eu pour cent dollars d'amour, je l'admets. Mais tu ne chercheras pas à savoir qui je suis, n'est-ce pas ?

– Pas du tout, je te le promets.

– Et si je veux te revoir ?

– Tu ne dois pas chercher à me téléphoner, fit Linda. Tu as su à qui t'adresser, tu n'auras qu'à faire la même chose. Tu demanderas Linda.

– Mais si je venais ici...

– Non, tu ne peux pas. Nous sommes trop surveillés. Je dois prendre des précautions. Mais tu trouveras bien le moyen de me revoir. Embrasse-moi, avant de partir.

Linda l'embrassa encore une fois, mais ce dernier baiser était moins passionné que tous ceux qu'elle avait donnés.

– À bientôt, chéri.

La porte se referma. Linda se dirigea vers la fenêtre. Elle vit l'homme traverser la rue et se diriger vers le coin.

L'homme avait dû stationner sa voiture plus loin.

Et en effet, quelques instants plus tard, Linda vit une voiture passer devant la demeure et s'éloigner rapidement.

– Il est parti.

Ben et son chef sortirent de leur cachette. Tous les deux semblaient épuisés.

– Alors, vous êtes contents ? demanda Linda.

– Oui, fit le chef, mais la prochaine fois, ne retiens pas ton ami aussi longtemps. On crevait dans cette petite pièce.

– Vous avez quand même pu prendre des photos ? Du film ?

– Oui, en quantité.

Le chef ajouta :

– C'est le film le plus osé que je possède. Nous n'aurons aucune difficulté à faire chanter ce type-là.

– Qui est-il, au juste ?

– Ne pose pas de question, répliqua Ben.

Le chef lui fit un signe.

Ben sortit son portefeuille de sa poche et retira quelques dollars.

– Tu vas prendre quelques jours de vacances...

– Mais...

– Tu es mieux de t'éloigner de la ville pour quelques jours. Tu sais où me rejoindre ? Alors, disons que tu m'appelles dans trois jours.

Linda eut une petite moue.

– Vous savez ce que je perds comme argent, en trois jours ?

Mais le chef répondit :

– Si tu vas bien, tu devrais toucher tout près de mille dollars avec nous. Mais il faut obéir. D'ailleurs, tu n'as qu'à quitter Montréal que dans deux jours. Il nous faut développer les films, puis communiquer avec notre homme.

– Bon, je vais vous obéir. Mais si ça ne paie pas pour la peine, vous vous cherchez une autre fille.

II

Les morts ne chantent pas

Alfred Legris monta dans sa voiture. Il allait démarrer lorsque la portière de son automobile s'ouvrit.

– Monsieur Legris ?

– Oui.

– J'ai à vous parler, c'est excessivement important.

– Mais...

– Il s'agit d'une chose très grave. Je vous conseille de vous éloigner. Allons dans un petit endroit tranquille.

– Qu'est-ce que vous désirez, au juste ? Qui êtes-vous ? En voilà des manières !

L'homme glissa alors la main dans sa poche.

– Jetez un petit coup d’œil là-dessus et vous allez comprendre tout de suite que nous sommes mieux de nous entendre.

– Qu’est-ce que c’est ?

L’homme tendit une photo.

– Je crois que vous allez vous reconnaître.

Legris prit la photo. Immédiatement, il devint d’une pâleur cadavérique. Ses mains se mirent à trembler.

– Alors, vous êtes prêt à m’écouter ?

Brusquement, Legris déchira la photo en morceaux. Il jeta les morceaux par la fenêtre.

– C’est inutile, monsieur Legris, j’ai le film... et puis, j’ai toute une collection de photos en plus d’un film.

– Quoi ?

– Intéressant, n’est-ce pas ?

Legris murmura :

– Que me voulez-vous ? Qu’attendez-vous de moi ?

– Démarrez, nous allons nous rendre dans un petit cabaret où nous pourrions causer plus à l'aise.

Legris mit sa voiture en marche et l'homme indiqua le chemin.

Bientôt, les deux hommes furent attablés dans un petit cabaret.

– Vous vous souvenez de cette fille, n'est-ce pas ?

Legris ne répondit pas.

– Ne la blâmez pas, elle ne sait même pas que nous avons pris ces photos.

– Allons donc !

– C'est la vérité.

Legris demanda brusquement :

– Venons-en au fait. Que désirez-vous ?
Combien ?

L'homme sourit.

– Je ne vous étranglerai pas, monsieur Legris, je ne vous demanderai pas un sou.

– Mais...

– Je vais simplement vous demander de me rendre un petit service.

L'homme sortit un calepin de sa poche, déchira une feuille et la tendit à Legris.

– C'est assez simple, vous n'entendrez plus parler de moi, si vous m'apportez une photo des documents qui se trouvent dans ces dossiers.

Il remit la feuille à Legris.

– Quoi ? Vous voulez que...

– Je ne vous demande même pas de sortir les dossiers, monsieur Legris. Je vous remettrai l'appareil photographique et si les films sont bons, vous n'entendrez plus parler de moi.

Legris cria presque :

– Jamais, vous entendez, jamais je n'accepterai de trahir mon pays. Vous êtes un criminel, un scélérat.

L'homme fit mine de se lever.

– Bon, puisque nous ne pouvons discuter, restons-en là, monsieur Legris.

Legris retint l'inconnu par le bras.

– Qu'allez-vous faire de ces photos ?

– Franchement, je n'en ai pas besoin, elles me sont inutiles. J'en ferai parvenir à quelques personnes dont certains de vos amis... et surtout à votre femme.

– Oh !

– Enfin, un de mes camarades donne des représentations cinématographiques. Il a des films spéciaux qui plaisent beaucoup, surtout à des fêtes intimes, comme des enterrements de vie de garçon... justement, un de vos camarades de travail se marie dans trois semaines et on doit le fêter, samedi soir, vous avez dû être invité, n'est-ce pas ? On doit donner des films... eh bien ! vos camarades pourront voir votre performance de près.

L'homme vint pour s'éloigner, mais Legris à nouveau le retint.

– Attendez, laissez-moi au moins réfléchir.

– Je regrette, mais je n'ai pas beaucoup de temps à vous accorder.

Legris demanda :

– Où puis-je vous rejoindre ?

L'homme éclata de rire.

– Je ne suis pas un idiot, Legris. Je vous verrai demain. Et je vous préviens, je ne suis pas seul dans cette affaire. Supposons que vous me fassiez arrêter ? Eh bien ! le scandale éclaterait quand même. Songez-y, Legris et demain, je communiquerai avec vous.

Mais juste avant de s'éloigner, l'homme sortit une autre photo de sa poche.

– Je vous la laisse en souvenir, elle est très bonne. Ça vous permettra de ne pas m'oublier.

Le lendemain midi, Legris était en train de manger lorsque soudain, le même homme vint s'asseoir près de lui.

– Je ne vous demande pas si vous avez réfléchi, Legris, je suis certain que oui. D'ailleurs, votre épouse n'a-t-elle pas reçu un appel mystérieux ce matin ?

– C'est vous qui...

– Elle ne sait rien, mais sa curiosité est éveillée.

L'homme sortit une plume de sa poche.

– Vous connaissez ça ?

– C'est un stylo.

– C'est un appareil photographique.

– Ah !

L'homme lui montra le fonctionnement.

– Mettez-vous au travail au plus tôt, Legris. Je n'ai pas beaucoup de patience. Vous pouvez prendre plus de trente photos et vous n'avez pas besoin d'éclairage spécial.

Et sans plus attendre, l'homme sortit du restaurant.

*

Legris, tel un automate, avait pris des photos de trois documents précieux. Il était à fouiller dans un dossier lorsqu'un de ses supérieurs parut.

– Que faites-vous là, Legris ?

L'homme bégaya :

– J'avais besoin de renseignements.

– Sur ce dossier ?

– Oh ! quelques détails, seulement.

– Remettez tout en place, Legris. Ces dossiers sont secrets et avant d'y toucher, vous auriez dû m'en parler.

– Je m'excuse.

– Je ne veux pas voir les employés fouiller dans ces filières. Si jamais quelque chose disparaissait, vous pourriez être blâmé.

Rapidement, Legris avait mis le fameux stylo dans sa poche.

Puis, durant toute la journée, il vécut un véritable cauchemar. Il se sentait pris à la gorge.

– Si je remets la caméra à cet homme, la copie des plans ira à l'étranger. Si jamais on le sait, c'est moi qu'on accusera. Si je ne remets pas la caméra, il enverra les photos à ma femme.

Le scandale éclaterait.

Legris avait été approché, on voulait même le lancer dans la politique.

Il passait pour un homme très honnête.

– C'est terrible, on n'aura plus confiance en moi, je suis un homme fini.

Ce soir-là, au lieu d'entrer chez lui, il alla boire dans un cabaret et lorsqu'il sortit vers dix heures du soir, il titubait légèrement.

– Je suis fini, ma femme va être déshonorée, je vais perdre mes amis... tout le monde.

Il s'installa au volant de sa voiture. Mais il se sentait étourdi. Il ne pouvait pas conduire.

– En finir avec la vie... oui, en finir... je vais en finir...

Il descendit de sa voiture.

Pour se rendre chez lui, il devait suivre une route qui, à un certain moment, surplombait une voie ferrée.

Legris s'arrêta sur le pont et regarda en bas.

– Si je me jetais sur les rails, les trains m'écrabouilleraient, je n'aurais plus à me

tourmenter.

D'un autre côté, il pouvait aussi bien ne pas se tuer. On pouvait le sauver avant qu'un train ne passe.

– Non, ce n'est pas une bonne idée.

Mais juste à ce moment, il entendit un sifflement. Un train approchait.

– Un train !

Legris se pencha sur le parapet.

– Me jeter en bas... en bas.

Mais il était lâche. Il avait peur de mourir.

Cependant, une force invisible l'attirait. Le train approchait.

Et juste à ce moment, il entendit quelqu'un crier :

– Ne vous penchez pas comme ça, vous allez tomber.

Legris poussa un cri et bascula par-dessus bord.

Il tomba sur la voie ferrée et le train

approchait à toute vitesse.

*

Le spectateur avait prévenu immédiatement les autorités.

– J’ai crié, j’ai voulu l’empêcher de sauter, mais je suis arrivé trop tard.

Legris avait été frappé durement et son corps était tombé à plusieurs pieds de la voie ferrée.

– La mort a été instantanée.

Un policier déclara :

– Si l’engin ne l’avait pas poussé à l’extérieur, on ne l’aurait probablement jamais retrouvé.

L’homme était passablement défiguré, mais encore identifiable.

On transporta son cadavre à la morgue, on vérifia ses papiers.

Un policier eut la tâche pénible d’aller prévenir madame Legris. Il lui dit tout d’abord

que son mari avait eu un accident, puis, lui apprit la vérité, mais sans parler de suicide.

Après une crise nerveuse, madame Legris accompagna le policier à la morgue.

Elle identifia son époux, puis, un sergent l'emmena au poste.

– Il faut signer certaines déclarations.

Mais la vérité, c'est qu'il fallait également interroger la femme, afin de connaître la cause du suicide de Legris.

– Vous vous entendiez bien avec votre mari ? commença le sergent.

– Oui, jamais nous ne nous querellions.

– Votre époux était fidèle ?

– Mais, certainement, pourquoi ces questions ?

– Votre mari travaillait pour le gouvernement, n'est-ce pas ?

– Oui.

La femme se mit à pleurer.

– J'étais en voyage, je ne suis entrée qu'hier et

dire qu'aujourd'hui...

– Madame Legris, il y aura une enquête du Coroner et je suis aussi bien de vous dire tout de suite la vérité. Il ne s'agit pas d'une mort naturelle.

– Comment ça ?

– Votre mari s'est suicidé.

– Quoi ? Mais... mais, c'est impossible. Pour quelles raisons aurait-il fait cela ? Vous devez sûrement vous tromper.

– Non, madame. Un passant l'a vu se jeter du haut du pont. Votre mari buvait beaucoup ?

– Non. Il aimait prendre un verre, mais pas plus.

– Ce soir, votre mari a beaucoup bu, madame. Vous ne pouvez pas nous éclairer ? Vous n'avez pas la moindre idée de ce qui a pu le pousser au suicide ?

– Non, pas la moindre idée, je vous le répète, je ne vous crois pas.

On décida quand même de remettre à madame

Legris les objets trouvés dans les poches de son époux.

Mais le sergent garda pour le dossier une certaine photographie fort révélatrice.

– Pour un homme supposément fidèle, c'est très édifiant.

– Vous allez signer ces papiers, madame.

– Un instant, fit madame Legris, ce stylo n'appartient pas à mon mari.

– Vous êtes certaine ?

– Oui. Il n'a pas de gros stylo comme celui-là, je l'aurais remarqué.

– Pourtant, fit le sergent en prenant le stylo, il était bien dans ses poches. Peut-être que ce stylo appartient à son bureau. Il a sûrement une certaine valeur.

– C'est pour cette raison que je préfère vous le remettre.

La femme n'en pouvait plus et le sergent la laissa partir.

Mais, à nouveau, il examina le stylo.

– Non, ce n'est pas un stylo ordinaire. Il faut que je montre ça aux laboratoires.

Et quelques instants plus tard, les policiers tiraient rapidement leurs conclusions.

– Un employé du gouvernement, attaché aux ambassades. Il a l'opportunité de regarder de précieux documents. Il a probablement été la victime d'un maître-chanteur. La photo est claire et pourtant, aux dires de tous, il était un homme rangé.

Cette affaire regardait les autorités fédérales.

La police municipale ne pouvait même pas se permettre de développer le film.

*

Le téléphone sonna dans la magnifique chambre du millionnaire Hubert Routier.

Le domestique, un grand et gros homme, s'approcha du récepteur et décrocha.

– Allô. Qui appelle ?

Mais personne ne répondit.

– Allô, qui appelle ? demanda-t-il une seconde fois.

À nouveau, le récepteur ne fit entendre aucun son de voix.

Dignement, le domestique raccrocha.

Mais quelques instants plus tard, le téléphone sonnait à nouveau.

Il alla décrocher.

– Ici l'appartement d'Hubert Routier.

Mais toujours la même chose. Aucune voix ne répondait au bout du fil.

Le domestique raccrocha.

– J'ai compris.

L'appartement qu'avait loué le millionnaire Hubert Routier était des plus chics. Il contenait quatre pièces, soit deux chambres, un living-room et une petite cuisinette, plus évidemment, une magnifique salle de bain.

Et pourtant, le millionnaire Hubert Routier était souvent en voyage.

Et pendant ses absences, personne, absolument personne ne pouvait pénétrer dans son appartement. Tout était protégé par un système d'alarme ingénieux.

Le domestique frappa discrètement à la porte de la chambre.

– Oui, qu'est-ce que c'est ?

– Un appel d'en haut, patron.

– Entre.

Le domestique poussa la porte.

Hubert Routier était étendu dans un lit immense et qui semblait très moelleux.

– Donne-moi ma robe de chambre.

– Tout de suite, patron.

Les vêtements de Routier, même sa robe de chambre, indiquaient le grand luxe.

Routier glissa ses pieds dans ses pantoufles.

– Viens.

Il passa dans le living-room.

Dans un coin, il y avait un appareil de

télévision.

Rapidement, Routier attacha à l'appareil, un autre petit meuble qui faisait office d'un simple cabinet à boisson.

Il rejoignit deux fils et établit le contact.

Routier s'empara d'un micro et appela :

– Ici l'agent IXE-13, je suis à mon appareil spécial, je vous écoute, Major Lanthier.

L'écran s'illumina et l'agent IXE-13 aperçut la figure du secrétaire du Major.

– Un instant.

L'image se brouilla quelques secondes, puis la tête du chef du Service Secret parut.

Le Major Lanthier avait eu l'ingénieuse idée de faire jouer au Capitaine Jean Thibault, le rôle de millionnaire.

– Les temps sont bien changés où un agent secret doit se cacher. Les missions ne sont plus comme autrefois.

Il avait bien raison. Aujourd'hui, on trouvait des espions dans les milieux les plus recherchés.

Et les missions qu'on confiait à ces agents secrets n'étaient plus les mêmes.

On demandait aux agents ennemis, de simples renseignements sur la ligne politique d'un pays, sur l'effectif des forces armées, etc... Il était rarement question de vols de plans secrets ou choses du genre.

Par contre, bien souvent, des femmes travaillaient pour les différents services d'espionnage et pas n'importe quelle femme.

On choisissait les plus jolies et également, les plus intelligentes.

Le sexe était devenu une arme terrible dont on se servait régulièrement.

IXE-13 était bel homme.

Ni jeune, ni trop vieux, il savait plaire à toutes les femmes et le fait d'être transformé en millionnaire semblait ajouter à son charme.

Enfin, le Canadien demeurait immuable, il ne semblait pas devoir succomber aux charmes, même des plus jolies.

Il aimait les femmes, oui, mais ça ne

l'empêchait jamais de faire son travail.

IXE-13, cependant, profitait de tous les plaisirs que la vie pouvait lui apporter et on l'avait souvent vu mettre sous arrêt une jeune fille qui venait tout juste de partager son lit.

Quant à son domestique, c'était Marius Lamouche, colosse marseillais, qui avait le grade de Lieutenant.

IXE-13 l'avait connu en France et Marius s'était passionné pour les aventures de celui qu'il appelait le patron.

Marius était peut-être moins intelligent que son patron, mais il avait une force physique extraordinaire. Ça lui était très souvent utile.

Cependant, IXE-13 lui reprochait deux défauts, en particulier.

– Premièrement, tu aimes trop te battre, tu es une véritable brute. Tu n'hésites pas à frapper un adversaire jusqu'à ce qu'il tombe en charpie, même si tu peux facilement le mettre en état d'arrestation.

Marius ne reculait devant rien, il avait même

frappé des femmes avec brutalité.

Et pourtant, le colosse adorait la gent féminine, c'était même le second défaut que lui reprochait IXE-13.

– Tu perds la tête trop facilement. Quand tu es entre les bras d'une jolie femme, tu oublies ta mission. Et si cette femme te roule, ça t'enrage à tel point que tu peux la tuer. Il faut que tu te corriges de ça, Marius.

Lorsque nos deux héros devaient quitter Montréal où ils avaient établi leurs quartiers généraux, dans cet appartement de luxe, la police était immédiatement prévenue. L'appartement d'IXE-13 était protégé par un ingénieux système d'alarme.

Marius, en plus de travailler comme agent secret, agissait comme bonne à tout faire.

C'est lui qui faisait le ménage des appartements, c'est lui qui bien souvent, s'occupait de la cuisine.

IXE-13 aimait son rôle de millionnaire et quand il le pouvait, il se la coulait douce.

Mais présentement, il était occupé à écouter les ordres de son chef.

– Allez voir le sergent Milcourt à la police municipale. Il est à l’escouade des homicides.

– De quoi s’agit-il ? demanda IXE-13.

– D’un suicide, fit le Major. Un homme haut placé vient de se tuer et il semble qu’il y ait une question d’espionnage là-dedans.

– Bien, Major.

– Ce n’est pas tout, Thibault. Depuis quelque temps, des informations importantes sont livrées à des nations étrangères et il semble qu’il y ait un véritable petit réseau.

– On n’a pas enquêté ?

Le Major fit signe que oui.

– Mais les hommes qui ont pu donner les renseignements sont des hauts gradés qu’on ne peut même pas soupçonner.

Marius murmura :

– Chantage ?

– Probablement, il doit y avoir un petit réseau

de chantage et il semble qu'on se serve d'une ou de plusieurs jolies femmes pour arriver à forcer ces hommes à trahir.

– Nous irons voir le sergent d'ici quelques minutes et s'il y a quelque chose, nous communiquerons avec vous.

– Bien, Thibault.

IXE-13 appuya sur un bouton et l'image disparut de l'écran. Il enleva le petit meuble relié à l'appareil, le tourna de côté et alla le remettre en place. Maintenant, ce n'était plus qu'un cabinet à boisson et des mieux garnis.

– Fais-moi un café, pendant que je m'habille.

– Bien, patron.

IXE-13 laissa la porte de sa chambre ouverte et put causer avec son bras droit pendant qu'il se vêtait.

– Qui as-tu emmené ici, hier soir ?

– Vous m'avez entendu ?

– Je ne suis pas sourd, Marius. J'ai même pensé que vous vous croyiez seuls.

– Peuchère, vous auriez dû venir la voir. Une belle pépée, blonde... blonde naturelle, bonne mère, et passionnée à part de ça. Je ne me suis pas ennuyé.

– Je t'ai déjà dit que je ne voulais pas que tu amènes tes conquêtes ici.

– Mais lorsque nous n'avons pas de mission...

– Même lorsque nous n'avons pas de mission. Conduis-les où tu voudras, mais pas ici.

– Peuchère, c'est parce qu'ici, avec tous nos meubles de millionnaire, cet appartement... ça les impressionne.

–.Moi, je n'ai pas besoin de meubles pour impressionner les jeunes filles.

IXE-13 sortit de sa chambre.

– Le café est prêt ?

– Oui, patron. Vous ne mangez pas ?

– Non, pas le temps. Vite, sors la voiture du garage, il faut se rendre chez le sergent Milcourt.

III

La voiture sport qui s'arrêta non loin du poste de police, ressemblait à toutes les voitures du genre et pourtant, elle ne l'était pas.

IXE-13 se servait toujours de cette voiture lorsqu'il se trouvait au Canada et il l'avait fait équiper de mille et une nouvelles inventions.

En appuyant sur un bouton, il pouvait changer les plaques de la voiture.

Les vitres, comme toute la voiture, étaient à l'épreuve des balles.

Deux puissants réflecteurs étaient placés de chaque côté, l'un à l'avant et l'autre à l'arrière. Bien dirigés, ces réflecteurs pouvaient complètement aveugler ceux qui suivaient ou qui venaient à la rencontre de notre héros.

Même si les pneus d'aujourd'hui sont garantis, IXE-13 ne prenait aucune chance.

En appuyant sur un levier, la voiture se soulevait et il pouvait changer le pneu en moins de temps qu'il ne faut pour le dire.

Il y avait des armes secrètes, à l'intérieur comme a l'extérieur de la voiture, des armes fort bien dissimulées.

Enfin, en appuyant sur un autre bouton, une sorte de bras semblait sortir du dossier du siège avant et encerclait comme dans un étau, celui qui était assis près du chauffeur.

Cet ingénieux dispositif avait déjà servi à plusieurs reprises au Canadien et à son compagnon.

IXE-13 et Marius descendirent de voiture et quelques instants plus tard, ils entraient dans le bureau du sergent Milcourt.

– Asseyez-vous, messieurs. Je viens justement de recevoir un rapport de la Gendarmerie Royale, concernant le fameux stylo.

Il expliqua aux deux hommes ce dont il s'agissait.

– Ce stylo a été trouvé sur la personne du

suicidé. En vérité, il s'agissait d'un appareil photographique.

– C'est commun, ces sortes de stylo, peuchère. Nous nous en sommes déjà servi, n'est-ce pas patron ?

– Oui, Marius. Aujourd'hui, il se fait des appareils encore plus modernes. On cache une caméra dans un bijou, même parfois une cigarette, un briquet...

Le sergent reprit :

– On a développé le film et l'on a constaté qu'Alfred Legris avait pris des photos de documents qui doivent demeurer secrets.

Aucune erreur possible, il s'agissait bien d'espionnage.

– Pourquoi cet homme s'est-il suicidé ? Pour quelles raisons a-t-il pris les photos et ne les a-t-il pas remises à celui qui le forçait à le faire ? Nous croyons avoir trouvé la solution. Legris a été surpris en train de fouiller dans les dossiers secrets.

– Donc, bonne mère, il était pris entre deux

feux ?

– C'est bien ça, s'il obéissait à ceux qui le forçaient à commettre cette trahison, il risquait d'être arrêté par les autorités.

– Pourquoi dites-vous, entre deux feux ?

– Parce que de l'autre, on pouvait sans doute le faire chanter et voici la preuve.

Le sergent tendit la photo à IXE-13.

Marius siffla en voyant la photo.

– Peuchère, c'est lui, Legris ?

– Oui.

– Il ne devait pas s'ennuyer. Pour dire comme vous, Canadiens, c'est une vraie belle petite mère.

IXE-13 semblait songeur.

– Vous avez, je suppose, fait une enquête sommaire sur Legris ?

– Oui, c'était un homme à la conduite irréprochable, du moins, en apparence. Il a pu commettre quelques bêtises, car il ne détestait pas les jolies femmes.

– Il a dû se laisser prendre.

IXE-13 voyait immédiatement ce qui se passait.

On choisissait un homme bien en vue, qui pouvait avoir accès à des documents importants.

On surveillait cet homme, on attendait la chance de lui présenter une fille sensationnelle et on devait prendre des photos.

– L’homme a peur du scandale et pour que ces photos ne soient pas rendues publiques, il préfère trahir son pays.

Mais le Canadien demanda :

– Sommes-nous bien certains qu’on agit de cette façon ? Sommes-nous certains que la fille de la photo est bien celle qui servait d’appât ?

– Probablement. Nos experts ont dit que cette photo a été imprimée il y a très peu de temps. Legris n’avait pas d’amie, c’est certain et ce n’était pas le genre d’homme pour se laisser photographier dans des positions... enfin, vous comprenez ce que je veux dire.

– Très juste.

Marius demanda :

– Cette fille n'est sûrement pas une enfant d'école, ni une petite sainte. C'est même une experte.

– Sans doute.

– Il est rare, peuchère, que ces filles-là n'aient pas de dossier.

Le sergent avoua :

– Nous y avons pensé. Nous avons fouillé dans les dossiers. Cette fille n'a pas de casier judiciaire.

– Dans ce cas, ce ne sera pas facile, avoua le Canadien.

Le sergent remarqua :

– Cette fille est jeune. Si elle fait le plus vieux métier du monde, nous pouvons supposer qu'elle a débuté ces dernières années.

– Sûrement.

– Les prostituées d'aujourd'hui sont fort habiles, difficiles à capturer. Il y a celles qui sont employées dans des boîtes de nuit. Elles sont

prudentes et ne vendent jamais leurs charmes au premier venu. Elles ne vont plus dans une simple maison de chambres, mais conduisent le client à leur propre appartement. Allez donc faire quelque chose ? Une fille a le droit de recevoir un ami chez elle.

– Et il y a les call-girls, fit le Canadien.

– Oui. Ces filles-là ne se montrent pratiquement jamais. Il y a des « rabatteurs » qui s’occupent de trouver les clients et qui offrent la « marchandise ». Elles sont encore plus difficiles à arrêter.

Marius s’écria :

– Bonne mère, ce doit être une call-girl, patron. Ce n’est sûrement pas elle qui choisit le client. On doit le lui envoyer ou encore le lui désigner.

Le Canadien approuva.

– Et ils ne vont pas n’importe où. Ceux qui ont pris les photos devaient être installés en conséquence. Donc, il y a un lieu de rendez-vous précis. Ordinairement, dans ce genre d’affaires,

on prend plus qu'une photo afin d'être assuré de bien tenir la victime.

IXE-13 alors déclara :

– Nous devons enquêter un peu à l'aveuglette et notre seule chance, c'est cette photo.

Il demanda au sergent :

– Vous pouvez m'en faire imprimer plus qu'une copie ?

– Certainement.

– Attendez, je ne veux pas de toute la photo, je veux simplement la tête de la fille. Est-ce possible ?

– Je l'envoie tout de suite à nos laboratoires. On va s'en charger. Combien en désirez-vous de copies ?

– Disons quatre pour nous, fit IXE-13. Marius et moi, nous en posséderons chacun deux. Mais si vous en avez besoin...

Le sergent donna des ordres et un employé du laboratoire vint chercher la photo.

– Vous aurez ça dans moins d'une heure.

– Parfait. Maintenant, si vous avez encore quelques minutes de libre, sergent, j’aurais quelques renseignements à vous demander.

– Allez-y, je suis à votre entière disposition.

– Ce Legris était marié ?

– Oui et il s’entendait bien avec son épouse. De plus, cette dernière est riche. Elle a des amis dans des milieux huppés. On avait approché Legris pour faire de la politique et il paraissait intéressé.

– Peuchère, une proie idéale pour ces ennemis voraces.

Le Canadien demanda ensuite :

– Celles que vous appelez les « call-girls » ne doivent pas se tenir dans les boîtes de second ordre ?

– Je vous l’ai dit, elles ne sortent pratiquement jamais, ne se montrent pas. Ceux qui font les approches auprès des clients ont souvent des photos des filles.

– Alors, où recrute-t-on ces clients ?

– Ordinairement, ces filles n'accordent leurs faveurs qu'à ceux qui ont passablement d'argent. Donc, on recrute les clients dans les endroits chics, les grosses boîtes de nuit ou encore, les hôtels les plus distingués.

– N'y aurait-il pas certains lieux de prédilection ? S'il y en a, vous devez sûrement les connaître à la police.

– Vous avez raison.

– Alors, j'aimerais que vous me dressiez une liste de ces endroits où par exemple, un touriste qui a de l'argent, sait où trouver une fille.

– Je vais vous préparer ça.

Une heure plus tard, Marius et IXE-13 quittaient le poste de police pour retourner à leur chic appartement.

– Que comptez-vous faire, patron ? Vous désirez sans doute qu'on enquête dans les endroits connus de la police, qu'on cherche à trouver cette fille ?

– Pour commencer, oui, Marius.

– Et ensuite, nous l'interrogerons ?

– Non. Tu oublies une chose, cette fille n'est qu'un instrument de travail. Ce sont les véritables coupables qu'il nous faut démasquer.

– Comment nous y prendre ?

– J'ai un plan, mais nous ne le mettrons à exécution que lorsque nous aurons retracé cette fille, ou du moins, ses amis.

*

IXE-13 et son compagnon s'étaient tous les deux habilement maquillés.

Le Canadien, tout comme Marius, avait vieilli de plusieurs années. Si Marius était quand même richement vêtu, le Canadien, lui, avait endossé des vêtements de qualité inférieure.

Les deux hommes avaient divisé en deux parties égales, les adresses que le sergent Milcourt avait données.

Marius se montra un bon vivant. Il paya plusieurs verres et montra la photo à quelques

personnes.

– Un ami, un Français a rencontré cette fille et il paraît qu’il s’est amusé en bonne mère. Vous ne la connaissez pas ? Je ne suis plus très jeune, mais j’adore les jolies filles.

Quant à IXE-13, il agissait d’une toute autre façon.

Il faisait mine de ne pas connaître la ville et dans chaque boîte ou chaque hôtel où il se rendit, il s’adressait à un commis.

– Je suis notaire, je viens de la campagne.

Il nommait à chaque fois, un endroit différent.

J’ai un client, un excentrique qui vient de mourir. Il venait souvent à Montréal. Il s’amusait à sortir avec les jeunes filles. Il en a rencontré une dernièrement et il lui lègue mille dollars. Malheureusement, il ignore son nom. Tout ce qu’il a pu me dire, c’est l’endroit où il l’a rencontrée, ici, et il m’a remis cette photo.

Mais cette enquête ne semblait pas rapporter de fruits. Chaque fois, on répondait au Canadien.

– Non, je ne la connais pas.

IXE-13 insistait.

– Montrez le photo à des clientes, peut-être la connaissent-elles ?

Mais à une heure du matin, lorsque notre héros revint à son appartement, il était déçu.

– Je ne suis pas plus avancé qu'avant. J'espère que Marius...

Mais notre héros connaissait bien son compagnon. Il décida de ne pas l'attendre, de se mettre au lit.

– S'il a rencontré une belle « pépée », comme il dit, il n'entrera pas tout de suite.

Il avait raison. Il faisait jour lorsque le Canadien entendit s'ouvrir la porte de son appartement.

Marius marchait sur le bout des pieds afin de ne pas éveiller le patron.

– Je ne dors pas, fit le Canadien. D'où viens-tu ?

– Patron... vous allez être content de moi.

Le colosse était passablement éméché.

– J’ai le renseignement que vous désiriez.

– Ça t’a pris tout ce temps-là ?

– Non, non, mais j’ai bu, j’ai dansé. J’ai rencontré une belle fille, une brune. Je suis allé la reconduire. C’est une fille très craintive.

– Comment ça ?

– Elle a peur d’entrer toute seule dans son appartement, alors, je me suis dévoué.

– Oui, je sais que tu es passé maître dans ce genre de dévouement. Alors, vite, qu’as-tu appris ?

Avec difficulté, Marius tira un calepin de sa poche et précisa.

– Ne vous inquiétez pas, j’ai écrit ça alors que j’étais seul. Elle se nomme Linda, elle est en voyage, à l’extérieur de Montréal, on ne sait pas quand elle reviendra. Voilà, patron, alors, cette fille n’est pas mêlée à notre histoire d’espionnage.

– Idiot ! Mais si elle a quitté Montréal, c’est justement parce qu’on doit sentir la soupe trop chaude.

- Vous pensez ?
- Tu connais ses amies ? Tu as des noms ?
- J’ai tout ça dans ce calepin.
- Dans ce cas, dès demain, nous allons mettre notre seconde partie du plan à l’action.

IV

Filles à louer

Trois jours s'étaient écoulés depuis qu'IXE-13 et Marius avaient entrepris leur enquête.

Le Canadien avait prévenu son chef.

– Un bon pêcheur doit savoir être patient s'il veut faire une belle capture.

– Prenez le temps qu'il vous faudra.

Cependant, dans les journaux de Montréal, on avait annoncé l'arrivée d'un diplomate canadien qui revenait au pays après quelques années d'absence.

L'homme qui se nommait Grégoire Beauvais, devait cependant repartir pour l'Europe.

Il était venu prendre personnellement, possession de documents précieux.

– Je n’aime pas laisser ça entre des mains de gens que je ne connais pas. Il faut être prudent.

Puis, il avait avoué aux journalistes :

– Si je suis revenu au Canada, c’est que j’avais hâte de revoir mon pays, je m’ennuyais du Canada et surtout des Canadiennes.

Et un journaliste avait dit :

– Dans votre temps, vous passiez pour un vrai Don Juan, monsieur Beauvais.

– Oui, dans mon temps... mais ce temps-là est passé. Remarquez que je puis encore plaire aux femmes et je ne les déteste pas, au contraire. Mais je suis marié. Mon épouse n’entend pas à rire, pas plus que les autorités. On doit se surveiller constamment. Mais j’avoue que je vais chercher à m’amuser un peu à Montréal... sans exagérer, évidemment.

Et Beauvais s’était retiré dans un des plus chics hôtels de la ville.

S’il travaillait le jour, le soir, il se rendait dans les boîtes de nuit, mais il semblait craintif. De jolies filles lui avaient fait de la façon, mais

Beauvais les repoussait.

– Je regrette, mais il faut que je garde mon rang. Vous avez lu le journal ?

Et il ne se gênait aucunement pour montrer des copies des journaux dans lesquels se trouvaient les reportages sur son retour au pays.

Ce matin-là, le diplomate venait à peine de se lever qu'on frappa discrètement à la porte.

– Oui, qu'est-ce que c'est ?

– J'ai à vous parler, monsieur Beauvais.

Beauvais ouvrit et un homme entra.

– Je viens vous rendre service, monsieur Beauvais.

– À moi ? Mais je ne vous connais même pas.

– Non, mais nous avons des amis communs... enfin, je veux dire que vous êtes allé dans certaines boîtes... vous ne semblez pas détester les jolies femmes mais voilà, vous êtes pris comme dans un étau. C'est du moins ce que dit le journal. Eh bien ! moi, je viens vous délivrer.

– Comment ça ?

L'homme tira de sa poche une enveloppe et en sortit quelques photos.

– Comment trouvez-vous ces filles ?

– Mais...

– Avec moi, vous ne risquez rien, si vous voulez vous amuser. Ces filles ne vont même pas dans le public. Et elles choisissent leurs clients, elles ne sortent pas avec n'importe qui. Ce sont des expertes qui vous font passer des heures inoubliables.

– Écoutez, je...

– Monsieur Beauvais, vous craignez qu'on raconte des choses dans les journaux. Eh bien, aucun risque avec une de ces filles. Elle ne vient pas vous voir, vous allez à son appartement. Personne ne peut vous voir, c'est tout à fait normal. Vous pouvez rendre visite à qui vous désirez. Cependant, vous devez vous imaginer que ça coûte passablement cher. On m'a dit que vous seriez peut-être intéressé.

Beauvais reprit les photos. Il fit bêtement.

– J'aime bien m'amuser, mais dans les

circonstances...

– Je vous comprends et je vous plains, monsieur Beauvais. Mais je suis ici pour vous rendre service.

On parla de prix, puis Beauvais choisit une photo.

– Cette fille est brune ?

– Rousse, mais je tiens à vous prévenir, c'est une passionnée. Si vous désirez une fille plus calme...

– Non, non, j'aime les filles qui sont passionnées, ça me convient parfaitement.

– Vous pouvez vous libérer, ce soir ?

– Je le crois, oui.

– Alors, vous irez rencontrer Lorraine à neuf heures.

– À quel endroit ?

– Je vous téléphonerai à huit heures précises. Je ne puis rien dire avant. Si tout va bien, vous irez lui rendre visite.

Et quelques instants plus tard, l'inconnu

quittait la chambre du diplomate.

La très belle Lorraine ouvrit la porte de l'appartement.

– Oui ?

– Mademoiselle Lorraine ?

– Oui.

– Je suis Grégoire.

– Je vous attendais, chéri, entrez.

Elle referma la porte et immédiatement glissa ses deux bras autour du cou de l'homme.

– Hummm ! Ça fait du bien de ne pas se sentir seule. Ce soir, je suis comme folle, si vous n'étiez pas venu, je crois que je serais sortie et que j'aurais flirté le premier venu.

– Je suis chanceux.

Mais elle se colla contre lui.

– Ne le dites pas trop vite. Tout à l'heure, vous demanderez peut-être grâce.

Beauvais se mit à rire.

– Je vous surprendrai peut-être.

Et pendant ce temps, dans la petite pièce, derrière la bibliothèque, le chef et son assistant Ben se préparaient à prendre des photos et à filmer des scènes intéressantes.

– Ouf ! Elle ne perd pas son temps, la Lorraine, murmura Ben.

– Jamais ! D'un autre côté, c'est mieux que Linda. C'est peut-être moins raffiné, mais tu verras, dans moins de deux heures, nous serons partis d'ici.

Juste à ce moment, un léger son de buzzer se fit entendre. Le chef fronça les sourcils.

– Qu'est-ce que ça peut être ?

Il décrocha le récepteur d'un petit appareil placé près de lui.

– Oui ?

– Chef, ici Larry. La maison est surveillée.

– Hein ?

– Un type vient d'arriver, il a stationné sa voiture sport non loin de la maison. Et je le connais, il a la même taille, les mêmes façons que

le type qui a questionné sur Linda et qui a passé une nuit avec Cindy.

– Merci.

– Qu'est-ce que je fais ? Je me charge de lui ?

– Mais non, voyons, notre chère Lorraine s'en occupera. Cindy nous a dit qu'il était très faible avec les femmes.

Il raccrocha.

– Nous sommes tombés dans un piège.

– Quoi ?

– Il faut faire vite, il n'est probablement pas trop tard. Il nous faut faire disparaître ce type qui est avec Lorraine.

– Beauvais ?

– Il n'est peut-être pas plus diplomate que toi ou moi. Un autre surveille la maison, mais je ne suis pas inquiet. Lorsqu'il sonnera, Lorraine se chargera de lui.

Le chef appuya sur un bouton et brusquement, la bibliothèque tourna.

– Ah çà, mais qu'est-ce qui se passe ?

– Pas de questions, fit le chef. Habillez-vous et vite. Vous devez nous accompagner.

– Mais...

Ben, brusquement, saisit l'homme par un bras et le tordit violemment.

– Obéis et plus vite que ça. Nous répondrons à tes questions plus tard.

Pendant que Beauvais s'habillait, le chef donna ses instructions à Lorraine.

– C'est un type qui perd la tête devant les belles filles. Alors, inutile de te dire comment t'y prendre. D'ailleurs, il ne montera pas tout de suite. Nous avons le temps de nous éloigner.

Beauvais s'était vêtu.

– Venez et vite.

Ils passèrent dans l'appartement derrière la bibliothèque. Une porte donnait à l'extérieur.

Lorraine les regarda s'éloigner.

– C'est regrettable, il me plaisait ce type-là. C'était réellement un bel homme.

Marius Lamouche surveillait étroitement la maison. Le plan conçu par IXE-13 fonctionnait à merveille.

Le Canadien avait adopté le rôle du diplomate Beauvais et lui et Marius ne se parlaient plus que par téléphone.

– Tout fonctionne merveilleusement, Marius. Je rencontre une des filles ce soir. On va probablement me filmer, prendre des photos. Tu surveilleras la maison.

Marius prit l'adresse en note.

– Je me suis informé, l'appartement donne sur l'avant de la maison.

Le Canadien put émettre quelques détails.

– Surtout, n'interviens pas, Marius. Il faut les laisser prendre des photos.

– Vous voulez dire que, la fille et vous...

IXE-13 soupira :

– Je me sacrifierai.

Mais le Marseillais ajouta :

– Je n’aime pas ça, patron. Il faut toujours prendre des précautions. Si on vous tendait un piège...

– Mais voyons...

– Une fenêtre donne sur la rue ? Disons que j’attends une demi-heure. Si tout va bien, au cours de la première demi-heure, faites-moi un signe à la fenêtre, en allumant une cigarette, par exemple.

IXE-13 avait accepté. Et lorsque la bibliothèque avait tourné, il se préparait justement à dire :

– Moi, j’aime prendre mon temps et commencer par une cigarette.

Mais il n’avait pas eu le temps, Marius n’avait pas reçu son signal et le colosse s’impatiait.

– Peuchère, quarante minutes...

Puis, un peu plus tard :

– Presqu’une heure. Je monte.

Il alla frapper à la porte de l’appartement de

Lorraine. La fille lui ouvrit.

– Vous désirez ?

– Vous êtes seule ? demanda le colosse.

La fille portait un déshabillé des plus transparents, un déshabillé qui ne cachait rien de ses charmes.

– Hélas, oui, j’attendais un ami et il n’est pas venu. Je m’ennuie à mourir. Je n’aime pas rester seule.

– Où est l’homme qui est entré ici, il y a environ une heure ?

– Mais quel homme ? Venez, entrez, regardez, je suis bien seule.

Elle referma la porte derrière Marius.

– Vous me plaisez, dit-elle en s’avançant vers lui, vous êtes grand, vous semblez fort.

– Et je n’entends pas à rire, peuchère. Parlez, où est-il ?

– Allons, pourquoi t’inquiéter des autres, alors que tu pourrais être si bien avec moi ?

De sa main, elle avait poussé son déshabillé

prononçant encore plus le déshabillé déjà très plongeant.

– Tu vas parler... tu veux me montrer ton corps ? Je vais t’y aider.

D’un geste brusque, Marius tira sur le déshabillé, mettant la fille complètement nue.

En vitesse, il retira la ceinture qui entourait ses pantalons.

– Maintenant, je t’écoute.

– Mais, je ne sais pas ce que tu veux dire...

La ceinture tournoya et s’abattit sur les cuisses de la fille laissant une marque rouge. Elle poussa un cri de douleur.

– Où est l’homme qui était ici ?

– Il n’y avait pas d’homme.

Sans aucune pitié, Marius frappa à nouveau. La fille cria et porta brusquement la main à ses seins.

– Brute, brute !

– Si tu ne parles pas, tu auras le prochain coup en pleine figure, tu entends ? Et vite, je n’ai pas

de patience.

En pleurant, Lorraine cria :

– Je ne sais pas, ils l’ont emmené, je ne sais pas où, je vous le jure.

– Qui l’a emmené ?

– Je ne sais pas.

Le troisième coup s’abattit sur le ventre de la fille. Elle ne savait plus comment se tenir.

– Qui ?

– Le chef !

– Son nom ?

La ceinture tourna à nouveau. Mais la fille cria :

– Arrêtez, il se nomme Gordon, il est propriétaire d’une boîte de nuit...

– Et le type ?

– Ils l’ont emmené... dans la voiture... Gordon... sa voiture.

Elle n’en pouvait plus et elle s’écrasa au tapis.

Marius se précipita vers le téléphone, mais

s'attarda à jeter un coup d'œil sur la fille.

– C'est regrettable, elle n'était pas mal tournée.

*

Le chef avait cherché à faire parler IXE-13, mais ce dernier refusait de desserrer les lèvres.

– C'est regrettable pour toi, mon vieux, mais tes jours sont comptés. Cependant, si tu avais voulu coopérer un peu...

Il ordonna à Ben :

– File au lac, nous le jetterons du haut de la dame, on ne trouvera jamais son cadavre.

Mais quelques instants plus tard, Ben apercevait une voiture de la police.

– Ils nous ont fait signe. Ils font demi-tour.

– Appuie sur l'accélérateur, imbécile.

Déjà, on entendait le bruit des sirènes.

Le chef se pencha vers IXE-13 :

– On te surveillait, n'est-ce pas ? Mais tu ne pourras rien dire à tes petits amis.

Il avança son revolver vers la tempe du Canadien.

IXE-13 mit la main dans sa poche.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Rien de grave. Un condamné à mort a droit à une dernière faveur ? Donnez-moi une cigarette, je vais fumer une touche ou deux. Soyez beau joueur, vous êtes battu.

– C'est ce que nous allons voir.

Il tendit une cigarette à IXE-13.

– Laissez, j'ai mon briquet, c'est ce que j'ai pris dans ma poche.

Une seconde plus tard, IXE-13 appuyait sur le briquet pour allumer sa cigarette.

Une longue flamme se dégagait en direction de la figure du chef. Ce dernier poussa un cri et porta la main à sa figure.

– Mes yeux ! Mes yeux !

Rapidement, le Canadien s'était emparé du

revolver du chef. Il l'appuya dans le dos de Ben.

– Si tu ne veux pas finir tes jours ce soir même, appuie sur le frein et plus vite que ça.

Ben était bien obligé d'obéir.

*

– C'est du beau travail, messieurs, fit le sergent, le Service Secret sera content de nous.

– On ne travaille pas pour les félicitations, fit le Canadien.

– Nous avons trouvé chez Gordon, quatre séries de photos qui vont sûrement intéresser votre chef. Nous allons également arrêter quelques filles mêlées à ce réseau.

– Et des belles filles, peuchère ! Vous n'avez pas dû vous ennuyer avec cette Lorraine, patron.

– Tu sais bien que je n'ai pas eu le temps de m'amuser.

– Oh ! vous dites ça.

Mais pour IXE-13 et Marius, une autre mission venait de se terminer.

Le Canadien décida de retourner à son appartement.

– Patron.

– Oui, Marius.

– Me laisseriez-vous à l'appartement de la belle Lorraine ?

– Mais pourquoi ? Elle n'est plus là.

– Non, mais à l'appartement au-dessous, peuchère, il y a une jolie petite brune. Elle m'a injurié. Elle était montée voir ce qui se passait. Je vais lui donner quelques explications.

– Tu es ridicule.

– Mais non, peuchère, je lui ai un peu dit ce qu'il en était. Elle m'attend, elle veut que je lui donne... plus de détails.

– Et à quelle heure comptes-tu entrer ?

– Je ne sais pas... pas trop tard, patron.

– Tu veux dire, pas trop tôt. Mais ne te presse pas, Marius. Moi, j'attends quelqu'un.

– Ah ! Qui donc ?

– Une fille que j’ai vue hier soir, alors que je tenais le rôle de Beauvais, elle n’attend qu’un coup de fil de ma part.

Il semble donc que nos deux héros vont oublier rapidement les aventures qu’ils viennent de vivre.

Mais une autre aventure des plus captivantes qui se déroulera en Chine, vous sera racontée dans le prochain roman des aventures palpitantes d’IXE-13, l’espion « play-boy No 1 ».

Cet ouvrage est le 509^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.